

1

L'embarquement

MIA

— La couleur est parfaite, ça vous va très bien ! assure la coiffeuse un poil trop souriante alors que le peignoir glisse sur mes bras.

Je me cherche dans le miroir dressé devant mes genoux. Gauche, droite, je m'avance vers la glace, j'ébouriffe quelques mèches, comme si ça pouvait me rendre mon châtain. Il va falloir que je m'y fasse.

Je tends ma carte bleue sans appréhension. Mon job de ces derniers mois était plutôt bien payé, j'étais devenue cheffe. « Enfin, cheffe de deux personnes qui vérifient des voitures de location », comme aime le préciser Duncan. Comme aimait le préciser Duncan, plutôt. Sur un coup de tête, je viens de tout plaquer. Mon boulot et mon mec. J'enfonce mon porte-monnaie dans mon sac banane, aussi loin que mon ex dans le passé.

Ma frangine a raison. Je ne dois plus penser à lui.

— Vous allez vite vous habituer, vous verrez, papillonnent les faux cils de la coiffeuse ravie.

Si elle savait comme je sais m'habituer. À être seule. À entendre les sermons de ma mère qui me dit que je suis instable. Mais là, je n'en ai pas envie. C'est pour ça que je

pars, justement. Pour casser la chaîne, ou en tout cas en défaire quelques maillons. Si j'y arrive.

À peine suis-je dehors qu'une brise chaude décoiffe ma frange. Je relève le visage un peu plus à chaque pas dans l'agitation de ce marché de L'Estaque.

Pourquoi cette couleur rousse ? Je voulais sortir de l'anonymat... mais vais-je vraiment l'assumer, maintenant ?

Les passants sont occupés, ils déambulent, leurs cabas pleins suspendus au bout de leurs bras. Une odeur de poulet rôti me nargue, je traverse quand un klaxon me bloque les reins.

— Eh ! *Tié fada* ! Il est rouge, le santon, là, tu vois pas ?

Sur pause le mode *incognito*. Je rabats mon menton, quand des mèches orange glissent devant mes yeux. Mais qu'est-ce qu'il m'a pris ? Je me suis encore laissé emporter. Comme pour ce voyage de dernière minute auquel m'a inscrite ma sœur. Je n'ai pas réfléchi. J'y ai (trop ?) rapidement vu une occasion d'échapper à ma vie, de faire le point sur mon identité...

Je cherche le point de rendez-vous. Maxanne, ma frangine, m'a parlé d'une baraque à chichis. Devant moi un parasol claque dans la main du marchand qui le bloque sous son aisselle et disparaît dans son camion. Le flash lumineux qui jaillit entre les feuilles d'un platane me rappelle que le soleil est là, il brûle le bitume et renvoie cette chaleur asphyxiante. J'enjambe des feuilles de salade et deux cagettes échouées au sol, puis attrape mes lunettes de soleil. Treize heures, un 9 juillet, ça tape.

J'aperçois enfin la baraque à chichis, l'odeur sucrée de la fameuse spécialité marseillaise me fait hésiter. Mais,

pour une fois, je suis raisonnable. Maxanne m'a dit que tout était prévu sur le bateau, pour le repas de midi.

Le regard enfoui dans mes sandales, je percute...

En deux temps, trois mouvements, ma sœur m'a propulsée sur ce voyage.

— Mia, tu dois faire un break. J'en peux plus de te voir dans cet état. Profite ! La vie est belle ! Allez, je te mets sur la croisière pour Rosace !

Tour entre filles.com. Les croisières des copines. Un super voilier privatisé rien que pour vous, des escales magnifiques. Pour des femmes qui désirent voir du pays, se ressourcer, dans une ambiance fun et décontractée, accompagnées par un expert de la navigation.

On peut faire partir un proche aussi facilement que ça quand on est la responsable d'une boîte de voyages et qu'en plus on l'a créée. Au moins, dans la famille, il y en a une qui se débrouille. J'entends d'ici les parents : « Regarde ta jumelle, comme elle est futée ! Allez, tu devrais être capable, toi aussi, si tu te donnais un peu de mal ! » Rien que de penser à ça, ça me vrille les entrailles. Et rien à voir avec la faim, enfin je crois. J'aimerais, juste une fois, que mes parents cherchent à savoir qui je suis vraiment.

Je mets ma main en visière. Ma casquette est restée dans mon sac à dos que Max a emporté sur le bateau après m'avoir déposée chez Diminu'tif, tout à l'heure. Pour régler les dernières formalités avec le skipper. J'espère que ça ne va pas être trop long, je cuis.

Je tire sur mon short en jean pour m'asseoir sur la terre poussiéreuse, j'attrape mon portable. Ma mère n'a pas appelé.

Mes pouces hésitent, puis ils glissent sur l'écran. Mon répertoire défile jusqu'à maman, mais je ne clique pas. J'arrive pas à lui dire, pour Duncan.

— Mia !

Mes cheveux se rabattent sur mes Ray Ban dorées à dix euros quand je me tourne vers le port. Pourquoi j'ai fait une frange ?

— Ouah ! J'ai failli pas te reconnaître ! C'est du feu, cette couleur !

— Les boules.

— Non, je t'assure, t'es canon.

— Je sais pas ce qu'il me prend, des fois.

— À la recherche d'un autre toi-même ? Mia, le retour... Je suis ta mère... fait ma frangine, le menton dans le cou avec sa voix d'outre-tombe.

— Ta gueule, Dark Vador.

Je m'esclaffe en lui tapant l'épaule. Je ris. Jaune. Et si elle se doutait de quelque chose ? Non, impossible. Elle ne sait rien de mes dernières recherches sur Facebook.

Quand on avance sur le ponton vers les bateaux, nos ombres s'étirent au sol. La mienne n'en finit pas. Je dois faire trois mètres de long. Une tige qui finit par une tête aux contours de fleur. Un pissenlit, quoi. La trace sombre de Maxanne, elle, en revanche, est proportionnée, élégante, féminine. Genre tout est dit. Encore une fois.

La silhouette de ma sœur s'arrête. Nos Birkenstock se rejoignent. Vingt orteils se mettent en rang sous des brides kaki. Je fixe nos chaussures, les mêmes. Seules jumelles dans nos looks aujourd'hui, vestiges d'une enfance tout en double.

— Et n'oublie jamais, t'es la plus belle, ma sœur !

Max trouve une place entre mes boucles et pose une bise sur ma joue.

— Ya que Duncan, du con, qui s'en est pas rendu compte ! elle rajoute en grimpant sur la passerelle d'un voilier.

Mon cœur s'affole tout à coup. Je me suis tellement laissé porter par ma frangine que je n'avais pas fait le lien... Un bateau, c'est sur l'eau ! J'ai juste oublié une chose... Je mords ma lèvre pour contenir ma phobie. L'eau et moi...

Allez, je dois y arriver. Ma sœur me regarde. Pour elle, allez ! Je serre les poings et monte à bord.

ESTHER

À travers les vitres teintées de la voiture, je devine l'agitation au loin sous les platanes.

Le taxi ralentit et se gare à cheval sur le trottoir. Dans le coffre, j'entends ma valise qui cogne. C'est mon seul bagage.

J'ai tout empaqueté si vite. Je ne pouvais pas deviner que ma vie allait basculer en quelques heures. En quelques mots prononcés par mon fils qui, depuis, ne cessent de me revenir en pleine face. Comme un boomerang tranchant qui m'assomme puis m'entaille, encore et encore. J'ai cru que la nuit m'offrirait un peu de répit. À tort. Et ce matin, j'ai compris. Il faut que je parte. Que je les quitte. Après le départ de mon mari, j'ai attrapé à la hâte mes vêtements, vérifié les objets que je ne voulais surtout pas oublier, avec, toujours en fond de pensée, ces mots de mon enfant : « T'es vraiment capable de rien en fait, sauf de foutre la famille en l'air, c'est ça ? »

Je revois ses paupières mi-closes par la colère, et ce feu dans ses pupilles... Et lui, Arsène, son père, absent mais bien là, derrière tout ça.

Vêtements. Chaussures. Bijoux. Mais pas mon passeport. Arsène l'a bien caché. Je pars sans.

Sur mon téléphone, s'affiche à nouveau la plaquette de *Tour entre filles*, ce voyage que j'ai réservé hier et qui semble parfait pour moi. J'entends encore Siri me lire de sa voix robotique ce qui me paraît être un poème : « Vous êtes seule et vous avez soif de voyages, mais vous ne souhaitez pas partir en solo ? On s'occupe de tout. Embarquez entre filles pour une croisière en Espagne dans un cadre sécurisé. »

L'Espagne. Arsène n'y pensera jamais. Et puis il me sait incapable de faire quoi que ce soit toute seule.

Mon Dieu, je n'arrive pas à croire que j'ai réussi. Je suis partie ! J'en tremble encore. Et ensuite... Est-ce que je vais vraiment y arriver ?

— Voilà Madame, vous êtes au port de L'Estaque !

J'ignore l'agitation autour de nous, je tends le billet que j'ai préparé au chauffeur du taxi, bloque mes cheveux dans ma capeline et tire sur mon chemisier. Je plonge ensuite une main fébrile dans le sac Gucci qui pend à mon poignet tout en disant :

— Vous pouvez m'indiquer le quai...

Où j'ai mis le papier ? Il se déplie à moitié au bout de mes doigts, je scrute les caractères noirs, puis demande :

— Le quai A9, s'il vous plaît ? C'est... par là ?

Un index idiot tendu vers la mer, je saisis de l'autre main la valise à roulettes que le chauffeur pose au sol.

— Demandez plutôt aux commerçants, là-bas, suis pas de L'Estaque, moi.

La portière de la Mercedes claque dans un bruit sourd, puis les pneus épais redescendent sur la route. Le taxi disparaît. Mes doigts se crispent sur la poignée de mon bagage. Je suis seule, désormais, avec cette valise qui contient toute mon histoire.

Je me redresse, inspire, quand je croise le regard de deux femmes qui me toisent. La commerçante et sa cliente reprennent leurs affaires alors que j'avance vers elles. Leurs sourires en coin ne m'ont pas échappé. Mais j'ai besoin d'elles.

Quelques minutes plus tard, je suis mes New Balance beiges sur le chemin qui mène à la société nautique.

Le plan que la vendeuse de poissons a griffonné au dos de mon papier ne me servira à rien, je le sais bien. Trop de « à droite, vous faites quinze mètres par là, puis au poteau, là, y a un feu, je crois, vous prenez tout droit ». Toutes ces directions, je suis incapable de les suivre. Je suis sûre qu'elles voyaient mon regard affolé derrière mes lunettes, mais je n'ai pas posé de questions.

Vais-je un jour réussir à me débarrasser de ma honte ?

J'avance, mes yeux fuient dans le sol, mais je tiens ce qu'il reste de ma dignité entre mes omoplates serrées quand la voix rocailleuse de la commerçante dans mon dos me parvient :

— À ton avis, elle va naviguer où, la bourgeoise avec sa voix de Parisienne ?

Un sourire s'étire sur mes joues. Apparemment, j'ai réussi, je suis dans la bonne direction. Et elles n'ont rien vu de ma panique. C'est qui, la reine du bluff ?

Bon, maintenant, j'établis un plan, comme d'habitude. Je vais avancer jusqu'au bout, et dès que je ne serai plus dans leur viseur, à la grille là-bas au fond, je m'arrêterai.

Quelqu'un connaît forcément le quai A... À quoi, déjà ? Mes doigts perquisitionnent mon sac Gucci.

L'inscription à deux signes m'apparaît à nouveau. A9, C'est ça ! Je cale le bout de papier dans la coque de mon téléphone, bien en vue.

Quelle chaleur ! Et la grille de la société nautique qui est fermée. Je resserre ma jupe entre mes cuisses et m'assois du bout des fesses sur ma valise.

Les monogrammes marron sur le plastique crient eux aussi l'attribut qui vient de m'être donné : « la bourgeoise ». Un luxe comme un verni. Une couche d'argent sur une vie vermoulue.

Je cherche un brin d'air en écartant mes doigts en éventail devant mon cou.

Les images de la veille glissent derrière mes paupières mi-closes.

Est-ce que j'aurais dû lui répondre ? Lui dire : « Charles, mon chéri, tu te trompes, c'est ton père... »

Impossible, il aime trop Arsène, et il a besoin de lui. Je sens le poison du doute me gagner. Charles, mon fils, découvriras-tu, un jour, la femme que je suis, cachée derrière cette mère aux contours dessinés par ton père ? Et... pourrai-je vivre sans toi ? J'essuie une goutte transparente sous mon nez.

Je sais ce qui va m'aider...

J'enfonce mes écouteurs sous les mèches de mon carré sans déplacer ma capeline. Les notes ne se font pas attendre. Merci, Cher, de me guider. Je ferme les yeux et laisse mes lèvres murmurer les paroles. Comme un mantra, une prière magique. « *I'm strong enough, to live without you, strong enough.* »

Je promets mentalement à Cher d'être comme elle, *strong enough*, assez forte, pour vivre sans eux, quand le ciel s'assombrit.

— Vous embarquez sur *L'Évasion* ?

Je sursaute et découvre la silhouette qui me cache le soleil. Je me raisonne : *Reprends-toi, Esther, tu n'es plus à la maison !* Puis je me redresse. Mes doigts retiennent de justesse la valise que mes fesses viennent de libérer. Comme moi, elle essaie de s'enfuir.

Une femme, la cinquantaine, en short noir distendu et tee-shirt à fleurs à larges bretelles, me regarde par-dessus ses lunettes.

— Excusez-moi, vous embarquez sur *L'Évasion* ?

— Euh, *L'Évasion* ? Je ne sais pas, je dois me rendre au quai... vite, la coque de mon iPhone... Quai 9, je confirme du menton, pour une croisière de *Tour entre filles*.

— Ah, ben, bonjour, alors, je suis Antonia, mais on m'appelle Tonie, enchantée. On dirait qu'on va voyager ensemble !

Je tends mes doigts à la main charnue devant moi.

— Mais le point de rendez-vous n'est pas sur le quai. C'est bien ici, devant la grille de la société nautique, il me semble. Maxanne, l'organisatrice, l'a écrit sur le mail qu'elle nous a envoyé. Vous ne l'avez pas reçu ?

— Si, si, bien entendu. J'ai reçu le mail, je mens en hochant la tête. Mais Maxanne et moi avons finalisé par téléphone. J'aurai juste oublié ce détail !

Je grave un sourire sur ma poker face. Un vieux réflexe.

— Ça arrive à tout le monde, ne vous inquiétez pas.

— Mais... je ne m'... je m'embourbe.

— Je pense qu'il faut un badge pour accéder aux quais, rajoute la femme d'un air de cheftaine en scrutant la grille.

Bravo Esther, ça commence bien, l'autonomie, je pense en remontant mes lunettes d'un index maladroit.

TONIE

Je rentre le ventre dès que je la vois.

Quelle classe, cette femme ! Mes yeux n'arrivent pas à décrocher de sa silhouette, aimantés par cette inconnue assise sur une valise au bout du chemin. Est-ce que c'est un mannequin ? En tout cas, elle pourrait sortir d'un *Elle*, sans problème.

J'avance alors que ma vie défile dans ma tête à chacun de mes pas. Tout ce temps, au quotidien, que je consacre à tout sauf à moi. Ma mère, mes fils, mon boulot d'institut qui m'épuise, ma petite vie de quinquagénaire de banlieue.

Je suis très loin de cette image de papier glacé, moi. Rien d'une star délicatement assise sur une valise. Ce ventre qui jaillit sous les fleurs de mon tee-shirt me le rappelle assez. L'anse du sac Super U me cisaille l'épaule. Il faut que je m'arrête pour le changer de côté, c'est trop lourd. Par chance, la femme au bout ne me regarde pas, je dois avoir l'air de la fille qui vient de faire ses courses.

Je la regarde du coin de l'œil, la femme balance sa tête comme si elle écoutait de la musique, quand le plastique de la poche de supermarché s'échoue au sol et que ma trousse de toilette s'en échappe.

Je capture d'un geste vif la preuve de la banalité de ma vie ornée de nounours bleus avant qu'on ne la voie. Je ne suis pas équipée pour voyager, moi. J'ai pensé que la trousse de médicaments de la maison ferait l'affaire et je

me suis précipitée pour la remplir quand j'ai reçu le ticket gagnant dans la boîte aux lettres.

Pour une fois que je gagne à un concours ! Et j'ai pu choisir ma destination, quel bol incroyable !

« Une croisière en voilier avec escales dans des ports de rêve. Vous embarquerez de Marseille à Rosace, à la découverte de paradis cachés », disait la brochure.

Heureusement, les copines se sont cotisées à mon anniversaire pour que j'ai une petite cagnotte pour me faire plaisir sur place. Mon salaire à mi-temps à l'école n'aurait jamais suffi.

N'empêche, je ne m'attendais pas à cette chaleur de plomb à Marseille ! Je vois bien le lieu de rendez-vous, là, au bout du chemin, la grille de la société nautique, mais dans quel état je vais y arriver, *that is the question* !

L'appel de la fraîcheur est trop fort, je rejoins un coin d'ombre où un jeune avec une casquette à l'envers a déjà trouvé refuge.

Une petite brise soulève mon tee-shirt quand je me libère de ce gros sac à dos que j'ai pris sur l'armoire de mon aîné. Les sangles sont rigides, elles ont eu le temps de se momifier sous une épaisse couche de poussière depuis que Paul est parti en Écosse. Je me refuse à compter depuis quand je n'ai pas vu mon fils. Je sais juste que ça fait trop longtemps.

Mes fesses se stabilisent à peine sur le muret frais à côté du petit rappeur quand la chanson « Jingle Bells » retentit dans la besace sur mon ventre. Je m'excuse d'un sourire auprès du garçon qui lève un sourcil dubitatif vers moi.

Cette sonnerie, c'est Julien, mon second, qui me l'a installée, à Noël dernier, quand il m'a offert le téléphone.